

# Textos

1991

A  
HIPO  
U  
N  
TESIS  
E  
S

**DEPARTAMENTO  
DE FILOLOGÍA FRANCESA  
UNIVERSIDAD DE ZARAGOZA**

Depósito legal: Z. 1.371 — 1991

*Edita:*

Departamento de Francés  
Facultad de Filosofía y Letras  
de Zaragoza

*Imprime:*

Sdad. Coop. de Artes Gráficas  
LIBRERIA GENERAL  
Pedro Cerbuna, 23  
50009 Zaragoza

**LE 13 SACRALISÉ:  
POUR UNE SYMBOLIQUE DE L'ESPACE  
DANS LE PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE**

José YUSTE

---

Le Pèlerinage de Charles de France au Saint-Sépulcre et son retour par Constantinople est raconté dans une des chansons de geste les plus courtes que nous a laissées le Moyen Âge. Il s'agit d'un poème de 870 vers de douze syllabes, coupés en deux hémistiches et groupés en laisses assonantes, dont le titre donné dans la première publication en 1836 par M. Francisque Michel fut celui de *Charlemagne* tout simplement. Un titre un peu vague, ou incomplet, pour ce récit que la plupart des exégètes médiévistes ont appelé *Le Pèlerinage de Charlemagne*. C'est avec ce dernier titre que l'idée du voyage, du pèlerinage, y apparaît plus claire.

Nous voudrions bien introduire notre étude en essayant de donner une idée précise de ce mot que nous allons utiliser à plusieurs reprises et avec lequel nous l'avons commencée: pèlerinage. L'attitude de l'homme du Moyen Age en face du pèlerinage pourra nous aider. Nous ne pouvons pas parler de "pèlerinage" sans parler de religion. En effet la notion de pèlerinage comprise dans le sens de mouvement, de déplacement nécessaire dans l'espace, est une idée qui est indissociable avec toute cette conception religieuse de l'époque qui pivotait autour de celle de Salut. Toute la culture de cette période romane (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), où s'insère notre chanson de geste, est fondée sur cette idée centrale. Un des buts essentiels de la religion de cette société féodale est celui de capter la bienveillance de ses Saints et, surtout, la grâce de son Dieu, dans la crainte permanente du Jugement dernier. Et un des moyens d'acquérir l'amitié de Dieu (l'*amicitia* du Seigneur désirée par son vassal) et, en même temps, la faveur de ses puissances, est le pèlerinage.

L'homme du Moyen Age se déplaçait souvent: échanges commerciaux, marchés, foires, ambassades, croisades, guerres, tournois, etc. Parmi ces voyages le pèlerinage, comme tout déplacement important, posait certains problèmes. Voyager était une entreprise hautement périlleuse et difficile au Moyen Âge. Périlleuse, car les brigands et les malfaiteurs faisaient presque partie intégrante des chemins; difficile, parce que ça prenait beaucoup de temps et il ne faut pas oublier que l'état des moyens de transport ne valait guère mieux que celui des routes: en vingt-quatre heures, le parcours réalisé arrivait à peine à quelques dizaines de kilomètres. Or, aller en pèlerinage était, pratiquement, la façon de voyager la plus répandue à l'époque.

Et, dans le domaine religieux qui nous occupe, ce que nous devons remarquer du pèlerinage au Moyen Âge c'est qu'il était senti et compris comme un voyage qui fournissait un moyen de Salut exigeant pénitence au corps et à l'âme. Mais c'était surtout, et avant tout, un vrai symbole: le pèlerin, par sa marche mimait la procession du peuple de Dieu vers la Terre Promise, il progressait vers le Royaume, à la recherche du Salut. Le cheminement du pèlerin symbolisait donc, parfaitement, cette recherche spirituelle qui arrivait à modifier l'état intérieur de l'homme:

Le Pèlerinage -une forme de voyager très répandue et éminemment respectée au Moyen Âge- s'entendait non comme un simple mouvement vers les Lieux Saints, mais comme un cheminement spirituel vers Dieu, comme une "imitation du Christ" (...) le trajet, apparaissait comme une quête spirituelle.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> GOUREVITCH, Aaron J. : *Les catégories de la culture médiévale*, Paris, Gallimard, 1983, p. 79.

Tout chrétien fervent et dévot rêvait à l'époque de prier un jour devant trois tombeaux: celui de Saint-Pierre, celui de Saint-Jacques et celui du Christ (le Saint-Sépulcre).

D'un point de vue spatial (qui est celui qui nous intéresse ici), tout voyage, tout pèlerinage implique mouvement, déplacement d'un espace à l'autre. On n'insistera jamais trop sur cette idée clé de mouvement qui imprègne toute la pensée de l'époque de composition du Pèlerinage: l'époque romane du Moyen Age.

C'est à cette époque que l'idée de mouvement s'empare de l'imagination des auteurs de romans chevaleresques arthuriens, d'allégories amoureuses, de description relatives à l'ascension de l'âme vers Dieu. L'idée de mouvement devient, naturellement, très populaire (...)<sup>2</sup>

En effet, dans un monde médiéval où tout est **ordre**, l'univers du XII<sup>e</sup> siècle (dont la première moitié constitue probablement la période de composition du *Pèlerinage*) n'est pas un univers statique. C'est plutôt un univers qui se meut. Ce mouvement de l'univers, où toute expérience spirituelle se vit comme une avance, comme un progrès, est parfaitement orienté dans un sens déterminé. Il nous faut revenir encore une fois à la religion chrétienne, pour expliquer cette orientation. Dès le moment où Dieu a créé le monde et s'est extrait de l'Éternel pour établir Sa créature, pour s'établir lui-même par l'Incarnation, dans le temps et dans un destin rectiligne (celui du Salut) tout mouvement spatial est complètement **orienté**: La marche de l'homme est définitivement tournée vers un point précis de l'espace, comme le peut être une église de l'époque romane, si elle veut interpréter fidèlement les intentions divines. Et c'est très précisément vers ces intentions divines que s'oriente le mouvement

---

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 80.

rectiligne du pèlerinage. Par extension, ce sentiment de mouvement rectiligne et orienté, ce sentiment de progrès, imprègne toute activité spatiale. Au Moyen Âge tout, absolument tout, est orienté selon les exigences du Salut: personne ni rien ne peut échapper. Le voyage de Charles de France à Jérusalem et à Constantinople ne peut point s'imaginer sans cette idée précise de mouvement, qui est essentielle dans tout *Le Pèlerinage de Charlemagne*. La chanson de geste est ici une oeuvre littéraire qui vit nécessairement du mouvement.

\* \* \*

Après tout ce que nous venons de dire, comme introduction générale à notre étude symbolique de l'espace dans *Le Pèlerinage*, nous pouvons affirmer maintenant que le voyage, dans une oeuvre littéraire du XII<sup>e</sup> siècle, et surtout dans celle qui nous occupe, n'est jamais un événement purement fortuit ou gratuit. Il signifie -voir **symbolise**- toujours quelque chose, il a toujours un rôle à jouer, une valeur à révéler. Et c'est ce que nous allons essayer de montrer au cours de cette étude. Car, en effet, le déplacement de Charles (Charlemagne) dans l'espace, son pèlerinage, est un mouvement orienté vers un point précis, un espace sacré, un centre sacré: Jérusalem. Jérusalem a toujours été le centre le plus sacré de la chrétienté pèlerine. C'est l'espace qui a contemplé la mort du Christ et c'est précisément là que se **dirige** l'empereur de toute la chrétienté: Charles de France. C'est tout d'abord pour pérégriner à Jérusalem, pour satisfaire sa dévotion que cet homme religieux, chrétien et dévot, va quitter sa capitale. Tandis que ce sera pour vérifier les dires de la reine, comme nous dit le début du *Pèlerinage*, que l'empereur orientera non plus son pèlerinage, mais plutôt son simple voyage de retour, vers Constantinople, où, paraît-il, il y a un roi qui porte mieux la couronne que lui. Ces deux buts divisent *Le Pèlerinage* en deux parties:

On s'aperçoit du premier abord que la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne* comprend deux parties (...) l'une est le pèlerinage proprement dit à Jérusalem; l'autre est la visite au Roi Hugon et la scène des gabs.<sup>3</sup>

Jérusalem est donc le but essentiel du **pèlerinage** en soi: Aller adorer la Croix et le Sépulcre constitue une preuve du zèle religieux et de l'ardente dévotion de Charles de France. Tandis que Constantinople est plutôt le but du **voyage** en Orient en général. Un voyage à Constantinople que l'empereur d'Occident veut faire pour résoudre la querelle qui s'est produite à Saint-Denis entre lui et sa femme lorsque celle-ci a compromis publiquement la majesté et la puissance impériales de son époux. Une querelle qui évoque en réalité, comme l'a remarqué Jules Horrent, "le grave conflit né du couronnement de Charlemagne en 800" qui opposait "l'empire d'Occident et l'empire byzantin sur la question de la primauté universelle."<sup>4</sup> Cela vaut bien un voyage à Constantinople. Deux **espaces** différents qui correspondent à deux épisodes différents dans *Le Pèlerinage* et dont le plus important, d'un point de vue religieux, est celui le plus sacré: Jérusalem.

La priorité matérielle attribuée à l'épisode de Jérusalem, la prééminence accordée au sentiment religieux, nous assurent que pour Charlemagne le voyage en Orient est avant tout un pèlerinage sur les Lieux Saints.<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> PARIS, G. : "La Chanson du Pèlerinage de Charlemagne" in *Romania* IX, 1880, p. 8.

<sup>4</sup> HORRENT, J. : *Le Pèlerinage de Charlemagne. Essai d'explication littéraire avec des notes de critique textuelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 21, n. 2.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 24.

Ce que le poète nous dit sur la ville Sainte de Jérusalem dans les laisses VIII et IX du *Pèlerinage* se limite à une description du Temple de Jérusalem qui contient des traits d'autres églises, proches au Saint-Sépulcre, pour faire de celui-ci un seul édifice, un "muster" composé d'éléments qui faisaient la gloire de plusieurs sanctuaires:

Entrat en un muster de marbre peint a volte;  
laens ad un alter de Sancte Paternostre;  
Deus i chantat messe, si firent li apostle;  
(vv. 113-115)

Le Saint-Sépulcre est composé, tout d'abord, de l'autel de "sancte paternostre". Il s'agit ici, comme dit Gaston Paris, d'une référence, directe ou indirecte, à une église du Paternoster qui était située hors de la ville de Jérusalem, sur le mont des Oliviers. C'était le lieu où l'on attribuait la célébration de l'oraison dominicale.

C'est en effet le même lieu, où la tradition voulait que Jésus, dans la nuit de son arrestation, eût prié et enseigné ses disciples, qui devint plus tard, par une confusion fort explicable, celui où il avait appris à ses disciples l'oraison dominicale: les mots LOCUS ORATIONIS DOMINICAE, LOCUS UBI DOMINUS DISCIPULOS DOCUIT suggéraient pour ainsi dire d'eux-mêmes cette méprise.<sup>6</sup>

"Deus i chantat messe". Le souvenir de la Cène évoque cette fois-ci, toujours selon Gaston Paris, une autre église. Celle de Sainte Marie du Mont-Sion.

Ce souvenir se rapporte évidemment à l'église appelée Sainte Sion considérée comme occupant la place du cénacle, où Jésus, en partageant le pain et le vin avait

---

<sup>6</sup> PARIS, G. , *op. cit.*, p. 21-22.



insitué le sacrement de l'eucharistie, ce qui, pour le poète populaire -le poète du Pèlerinage- devient tout naturellement la première messe célébrée par Dieu lui-même.<sup>7</sup>

Lorsque Charles de France franchit le seuil du Temple de Jérusalem, assimilé au Saint-Sépulcre, il a le coeur rempli de joie. "Kaunt Karles i entrat, ben out al queor grant joie" (v. 118). Cette joie provient de l'espace qui entoure le héros du poème. L'espace sacré du temple agit en lui comme un sortilège, une sorte de magie qui obéit à l'existence d'un **centre** d'où tout rayonne et où tout converge: l'autel. L'autel est l'espace et l'objet le plus sacré qui puisse avoir dans un temple (et, surtout, s'il s'agit du Temple de Jérusalem). Il est la raison d'être et l'essence même du temple. Car on pourrait, en cas de nécessité, célébrer la liturgie divine hors de l'église, mais il est complètement impossible de la faire sans un autel de pierre. L'autel est la table, la pierre du sacrifice. Un sacrifice chrétien qui constitue, pour tout cette humanité de l'époque romane à la recherche du Salut, une des principales prises de contact avec Dieu. L'autel est l'espace symbolique où se produit ce contact. À travers l'autel l'homme se communique avec Dieu directement: Dieu vient à lui et vice versa. C'est un **espace-centre** de théophanie, de manifestation divine, le lieu où le monde terrestre et le monde celeste sont en communication permanente. L'autel est donc un lieu "consacré par la théophanie", pour utiliser les expressions de Mircea Éliade.

(...) la théophanie consacre un lieu par le fait qu'elle le rend "ouvert" vers en haut, c'est-à-dire communiquant avec le ciel (...)<sup>8</sup>

---

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>8</sup> ÉLIADÉ, M. : *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 26.

\* \* \*

L'"alter de Sancte Paternostre" du *Pèlerinage* est le premier objet spatial nommé et décrit par le poète lors de la visite de l'empereur d'Occident. Il était évident que ce fût ainsi. Toute l'attention de l'épisode de Jérusalem, qui a son centre dans ces laisses VIII et IX, se concentre dans cet espace central du moutier-Temple de Jérusalem visité par Charles. L'autel chrétien est le successeur et la synthèse des autels hébraïques, et toute la sublimité dont il est chargé provient de sa conformité avec l'archetype céleste, l'Autel de la Jérusalem Céleste, où se trouve l'Agneau immolé depuis le début du monde. Dans le Temple de Jérusalem, à vrai dire, il y avait plusieurs autels. Entre les parvis et le Saint se dressait l'autel proprement dit, appelé autel des holocaustes, où l'on célébrait tous les jours le sacrifice de l'agneau. Dans le Saint, avec le candélabre à sept branches, étaient installés l'autel des parfums et la table des pains qui étaient douze et se changeaient chaque samedi. Finalement dans le Saint des Saints il y avait une pierre particulièrement sacrée, appelée la pierre SHEKINAH, sur laquelle était déposée l'Arche. Dans le temple chrétien, qui remplace celui de Jérusalem, l'autel est la synthèse de ces autels hébraïques dont nous venons de parler. D'une part, il est l'autel des holocaustes, où est sacrifié l'Agneau de Dieu, em même temps que la table des parfums, où l'on brûle l'encens; et de l'autre, l'autel chrétien joue le rôle de la pierre SHEKINAH qui soutenait l'Arche, car il soutien le tabernacle. Ce dernier mot, qui vient du latin TABERNACULUM, signifiant "la tente", indiquait parmi les hébreux l'ensemble formé par le Saint et le Saint des Saints.

Si nous avons insisté un peu sur le parallélisme entre le sanctuaire chrétien et celui des hébreux, c'est pour souligner et insister sur le caractère sacré de l'autel. Le lieu sacré où la Divinité se manifeste. Mais nous devons continuer cette petite digression sur

le symbolisme de l'espace sacré que constitue l'autel, avec une dernière et très importante remarque qui pourra renforcer très bien ce que nous avons déjà avancé plus haut, à propos de l'autel comme "lieu de théophanie" et de communication directe entre le monde terrestre et le monde céleste. Dans l'origine de l'autel il y a un fait dont il faut absolument partir pour en expliquer sa signification symbolique. C'est l'onction par Jacob de la pierre de Béthel qu'il utilisa comme oreiller lorsque dans son rêve il vit une grande échelle qui s'ouvrait et qui communiquait le ciel et la terre par laquelle descendaient des anges et des messagers divins.

Lorsque, à Caran, Jacob vit en songe l'échelle qui atteignait le ciel et sur lesquelles les anges montaient et descendaient, et entendit le Seigneur au sommet qui disait: "Je sui l'Éternel, le Dieu d'Abraham!", il s'éveilla saisi de crainte et s'ecria: "Combien ce lieu est redoutable ! C'est bien ici la maison de Dieu: c'est ici la Porte des Cieux !" Il prit la pierre dont il avait fait son chevet, il l'érigea en monument, et il versa de l'huile sur son sommet. Il appela cet endroit Béthel, c'est-à-dire "Maison de Dieu" (Genèse, XXVIII, 12-18)<sup>9</sup>

Pendant le rituel de la consécration, le souverain Pontife répète ce geste du Patriarche Jacob en versant les Saintes Huiles sur la pierre de l'autel. La pierre de l'autel du temple est ainsi assimilée, par ce geste rituel, avec la pierre de Jacob. Cette pierre de Jacob fut transportée au Temple de Jérusalem, où les chrétiens l'ont vénérée comme pierre sacrée. Cette vénération s'explique par sa situation spatiale. En effet, la pierre de Jacob renferme le mystère d'être située au centre du monde. La pierre-béthel de Jacob est donc la représentation de l'OMPHALOS.

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, pp. 25-26.

Le centre du monde est souvent figuré par une élévation: montagne, colline, arbre, omphalos, pierre.<sup>10</sup>

Ce **Centre du Monde** est un centre symbolique fondé sur un symbolisme spatial dont nous donnerons plus bas les détails qui nous intéressent pour l'exégèse symbolique du *Pèlerinage*. Avançons déjà maintenant que ce centre du monde est en relation directe avec la conception d'**AXIS MUNDI**, qui est le nom utilisé pour exprimer cette communication entre les deux mondes (-les "trois" la plupart des fois: Ciel, Terre, Enfer-). Étant donné la représentation de l'univers par une sphère ou un cercle le centre est le point le plus précieux, car c'est lui-même qui engendre toute la figure. Donc tout objet ou tout lieu sacré qui puisse rendre possible la communication avec le Centre Spirituel, c'est-à-dire, avec Dieu-même (-qui est le centre, l'origine et la fin de toute la sphère de la création-) sera toujours placé et orienté symboliquement au Centre du Monde, sur l'*Axis Mundi* Voilà pourquoi la pierre de Jacob serait située au Centre du monde. Parce que l'échelle de son songe permet cette communication, cette prise de contact entre le monde céleste et le monde terrestre. Cette échelle représente ainsi l'"Axe du Monde" dont la base est sur la terre et la partie supérieure constitue la "Porte des Cieux". La pierre-autel de Jacob est donc la matérialisation du point d'intersection de l'axe avec la surface terrestre. L'assimilation de l'autel chrétien avec la pierre-autel de Jacob par le rite de la consécration fait aussi du premier, par extension, un vrai Centre du monde, et **AXIS MUNDI** où peut se produire une théophanie ou une manifestation divine.

\* \* \*

Toute une tradition fait donc de l'autel du moutier de Jérusalem dont parle *Le Pèlerinage*, l'espace le plus sacré du Temple.

---

<sup>10</sup> CHEVALIER, J. & GHEERBRANT, A. : *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 189.

L'autel constitue ce que Mircea Éliade a appelé le "**Symbolisme du Centre**"<sup>11</sup>. Ce Centre, qui est désigné dans le langage symbolique du mythe et de la religion comme le "nombril du monde" et qui est imaginé aussi (-nous l'avons vu avec notre référence au songe de Jacob-) comme un Axe vertical, l'"Axe cosmique" ou "Axe du monde" (AXI MUNDI), déploie toute sa symbolique spatiale attaché à cet autel du Saint-Sépulcre de la ville de Jérusalem, visitée par Charles. L'emplacement de l'"alter de Sancte Paternostre" du *Pèlerinage* correspond à celui de la pierre de Jacob, à la pierre SHEKINAH de la tradition hébraïque: cette pierre SHEKINAH est située (-ne l'oublions pas-) dans le Saint des Saints qui est le coeur du Temple, qui est lui-même le Centre de Sion (Jérusalem), comme la Sainte Sion est le Centre de la Terre d'Israël, comme la terre d'Israël est le **Centre du Monde**. Par conséquent, quand Charles entre dans le "muster" de Jérusalem, il se trouve déjà, avant même de s'approcher de l'"alter", dans le Centre du Monde, la ville de Jérusalem, le "nombril de la terre" des cartes géographiques médiévales, comme dit Gourevitch.

Et puisqu'il était dit dans le Livre du prophète Ezéchiél (V,5) dans l'Ancien Testament: "Voici Jérusalem, que j'ai placée au milieu des nations, environnée de pays étrangers", il était normal que Jérusalem, dans les "cartes du monde" médiévales soit située au centre et considérée comme le "nombril de la terre."<sup>12</sup>

<sup>11</sup> Dans *Le mythe de l'éternel retour*, (Paris, Gallimard, 1969,p.23) l'historien des religions Mircea Éliade formule ainsi ce **Symbolisme du Centre** "nettement attesté dans les littératures médiévales" : "Tout temple (...) -et, par extension, toute ville sacrée (...) -est une montagne sacrée, devenant ainsi un Centre; (...) étant un Axis Mundi, la cité ou le temple sacré sont considérés comme point de rencontre entre le Ciel, la Terre et l'Enfer."

<sup>12</sup> GOUREVITCH, A. J., op. cit., p. 78.

ce geste, qui n'était destiné qu'au Christ et à lui seul ("Ainz nen i sist nuls hum, ne unkes pus uncore", v. 122), le poète du *Pèlerinage* n'a songé à aucune porfanation du temple.<sup>14</sup> Charles a réalisé ce geste avec ses douze pairs: Roland, Olivier, Turpin, Guillaume d'Orange, Ogier de Danemarche, Naimon, Gérin, Berenger, Ernant de Gironde, Aïmer, Bernard de Brusban et Bertrand. Ces 12 pairs et Charles, les 13 personnages, ont occupé ensemble l'espace le plus sacré du Temple de Jérusalem: l'autel où "Christ chantast messe". Et ils l'ont fait de la même façon que Dieu et ses apôtres pendant la Cène; le Christ et Charles ont été les deux seules et uniques personnes au monde qui ont occupé la chaire centrale de l'autel: "la trezime". La seule qui a été, entre un temps et l'autre de l'histoire, "ben seelee e close". Par ce geste donc, l'empereur est, comme Dieu, une personne investie de la fonction de centre.<sup>15</sup> L'assimilation de Charles avec le Christ, faisant de celui-là le parallèle de celui-ci, arrive même dans le *Le Pèlerinage* à l'identification complète. Le poète ne veut pas renoncer à la glorification de l'empereur que cette identification pleine suppose et il l'attribue à la naïveté d'un Juif qui reste ébloui et court vite au Patriarche lorsqu'il contemple Charles et ses douze pairs assis sur les 13 chaires de l'autel.

Uns Judeus i entrat, ki ben l'out esgardet;  
cum il vit le rei Karle cumençat a trembler:  
tant out fer le visage, ne l'osat esgarder;

<sup>14</sup> "Le poète n'a songé ici à nulle profanation parce que ce geste est accompli par le grand empereur chrétien, vicaire de Dieu ici-bas, DEI GRATIA REX FRANCORUM, A DEO CORONATUS MAGNUS ET PACIFICUS IMPERATOR (...)" HORRENT, J., op. cit., p.34.

<sup>15</sup> "Certaines personnes se trouvent investies d'une fonction particulière de Centre. Le Christ, par exemple, ainsi qu'il ressort d'innombrables oeuvres d'art, qui manifestent par la situation même donnée au Messie, le sens de sa mission salvifique." CHEVALIER, J. & GHEERBRANT, A., op., cit., p. 190.

ce geste, qui n'était destiné qu'au Christ et à lui seul ("Ainz nen i sist nuls hum, ne unkes pus uncore", v. 122), le poète du *Pèlerinage* n'a songé à aucune porfanaanion du temple.<sup>14</sup> Charles a réalisé ce geste avec ses douze pairs: Roland, Olivier, Turpin, Guillaume d'Orange, Ogier de Danemarche, Naimon, Gérin, Berenger, Ernant de Gironde, Aïmer, Bernard de Brusban et Bertrand. Ces 12 pairs et Charles, les 13 personnages, ont occupé ensemble l'espace le plus sacré du Temple de Jérusalem: l'autel où "Christ chantast messe". Et ils l'ont fait de la même façon que Dieu et ses apôtres pendant la Cène; le Christ et Charles ont été les deux seules et uniques personnes au monde qui ont occupé la chaire centrale de l'autel: "la trezime". La seule qui a été, entre un temps et l'autre de l'histoire, "ben seelee e close". Par ce geste donc, l'empereur est, comme Dieu, une personne investie de la fonction de centre.<sup>15</sup> L'assimilation de Charles avec le Christ, faisant de celui-là le parallèle de celui-ci, arrive même dans le *Le Pèlerinage* à l'identification complète. Le poète ne veut pas renoncer à la glorification de l'empereur que cette identification pleine suppose et il l'attribue à la naïveté d'un Juif qui reste ébloui et court vite au Patriarche lorsqu'il contemple Charles et ses douze pairs assis sur les 13 chaires de l'autel.

Uns Judeus i entrat, ki ben l'out esgardet;  
cum il vit le rei Karle cumençat a trembler:  
tant out fer le visage, ne l'osat esgarder;

<sup>14</sup> "Le poète n'a songé ici à nulle profanaanion parce que ce geste est accompli par le grand empereur chrétien, vicaire de Dieu ici-bas, DEI GRATIA REX FRANCORUM, A DEO CORONATUS MAGNUS ET PACIFICUS IMPERATOR (...)" HORRENT, J., op. cit., p.34.

<sup>15</sup> "Certaines personnes se trouvent investies d'une fonction particulière de Centre. Le Christ, par exemple, ainsi qu'il ressort d'innombrables oeuvres d'art, qui manifestent par la situation même donnée au Messie, le sens de sa mission salvifique." CHEVALIER, J. & GHEERBRANT, A., op., cit., p. 190.

a poi que il ne chet, fuant s'en est turnet,  
e si muntent d'eslais tuz les marbrins degrez,  
e vint al patriaarche, prist l'en a parler:  
(vv. 129-134)

Assis sur "la trezime", au "centre des centres", l'empereur est paré des attributs les plus ennoblissants (v. 128, v. 131) dont la naïve confusion avec le Christ de la part du Juif est assez explicable:

Duze cuntens vi ore en cel muster entrer,  
oveoc euls le trezime, unc ne vi si formet.  
(vv. 137-138)

"LE TREZIME". Le nombre **13** ne fait plus maintenant référence à l'espace central occupé par l'empereur (le treizième siècle), mais il symbolise directement le héros-même de la chanson de geste. Charles est "le trezime": L'espace du Centre ("la trezime") caractérise et personnalise le personnage qui l'occupe ("le trezime").

(...) l'espace non seulement entoure le héros, mais il est vécu par ce dernier. Le héros de la poésie médiévale a un champ saptial d'activité particulier, qui lui est porpre, un espace dans lequel irradiant les forces qui émanent de lui et qui en retour lui confère une personnalité spécifique. Le milieu spatial et le héros qui se trouve dedans s'interpénètrent et se remplissent l'un l'autre.<sup>16</sup>

La symbolique des nombres parle presque toujours du 13 comme un nombre de mauvais augure. C'est le nombre du malheur, le nombre (Zahl) sans (Un) fortune (Glück), l'"Unglückzahl".<sup>17</sup> Cet

---

<sup>16</sup> GOUREVITCH, A. J., op., cit., p. 82.

<sup>17</sup> "(...) le Treize qu'on appelle en allemand Unglückzahl (...) passe pour porter malheur. On sait que les gens superstitieux évitent d'être treize à table ou de partir en voyage le treizième jour du mois, surtout s'il tombe



aspect négatif du nombre 13 n'apparaît dans *Le Pèlerinage* qu'une seule fois: Quand il fait référence, non plus à l'empereur d'Occident, mais à son adversaire en Orient, le roi Hugon. En effet Charles, pour répondre au Patriarche, se présente comme "Karles", et il fait référence au roi dont il a "oï parler" comme "LI TREZIME" (-le treizième-) qui lui reste pour conquérir après en avoir conquis douze.

Sire, jo ai nun Karles, si sui de France nez;  
 duze reis ai cunquis par force e par barnez:  
 li trezime vois querre, dunt ai oï parler.  
 (vv. 151-153)

Lorsque le nombre 13 fait référence au roi Hugon, il connote symboliquement un aspect négatif sur le personnage. Dans tout le reste de la chanson de geste le 13 a toujours un sens positif, car il est associé directement avec le héros du *Pèlerinage*: Charles de France (Charlemagne). Cet aspect positif du symbolisme du 13, (qui constitue le sujet primordial de notre étude) existait déjà depuis les origines de la science hébraïque.<sup>18</sup> Il est en relation directe avec la symbolisme spatial que suppose la position centrale du 13 ordinal dans *Le Pèlerinage*: le treizième au milieu d'un groupe a toujours eu un sens positif dans la symbolique des nombres.

"(...) Le treizième dans un groupe apparaît (...) dans l'Antiquité comme le plus puissant et le plus sublime. Tel est le cas de Zeus dans le cortège des douze dieux, au

---

un vendredi, le jour de la mort du Sauveur." BEIGBEDER, O. : *Lexique des Symboles*, Paris, Zodiaque, 1984, p. 334.

<sup>18</sup> "13 es el número de la palabra hebrea AHBH, Ahebah, amor, y de Achad, ACHD, unidad (...) la ciencia antigua hebrea no considera el 13 como de mala suerte; esta idea nació después de Judas por vender a Jesús." WESTCOTT, W. W. : *Los números. Su oculto poder y místico significado*, Madrid, Luis Cárcamo Editor, 1985, p. 104.

milieu desquels il siège ou s'avance, comme un treizième, selon Platon et Ovide, distinct des autres par sa supériorité: Ulysse, le treizième de son groupe échappe, à l'appétit dévorant du Cyclope.<sup>19</sup>

Grâce au pouvoir symbolique du Centre, qui est exprimé et symbolisé dans *Le Pèlerinage* par le treizième siège d'un autel entouré de douze autres, Charles, qui occupe et s'identifie pleinement avec cet espace symbolique (-comme un "Zeus" au milieu des douze "dieux"-), est le personnage de la chanson de geste investi de tout cet aspect positif du nombre 13 dont parlent Jean Chevalier et Alain Gheerbrant. On a déjà dit que le geste d'occuper "la treizième" ("la trezime") chaire, située au milieu des douzes autres, avait transformé Charles en "le treizième" ("Le trezime"). Ce simple geste a une importance énorme: il transforme le héros du Pèlerinage à tel point que l'espace symbolique du 13 "re-baptise" l'empereur d'Occident; avant de s'asseoir l'empereur s'appelait "KARLES", une fois le geste accompli son nom est dorénavant "CHARLES MAINES" (**Charlemagne**). En effet, c'est "par la bouche autorisée du dignitaire de Jérusalem" que "le poète consacre solennellement Charlemagne comme le roi souverain, parce qu'il s'est comporté comme le successeur prédestiné du Christ. Une auréole mystique nimbe cette consécration politique."<sup>20</sup>

E dist li patriarches: "Sire, mult estes ber;  
sis as en la chaere u sist maïmes Deus:  
aies nun Charles Maines sur tuz reis curunez."  
(vv. 156-158)

On commence déjà à entrevoir les possibilités symboliques que peut offrir le nombre 13 dans *Le Pèlerinage de Charlemagne*.

---

<sup>19</sup> CHEVALIER, J. & GHEERBRANDT, A., op., cit., p.965.

<sup>20</sup> HORRENT, J., op., cit., p. 37.

Treize est, avant tout, un nombre impair; et les nombres impairs, "parcequ'indivisibles et donc incorruptibles -comme remarque Jacques Ribard- sont symboles de pureté et de perfection; ils connotent volontiers le bien, l'éternel et le divin."<sup>21</sup> Tout en suivant cette qualité d'indivisibilité des nombres impairs, nous pouvons continuer notre exploitation du nombre en disant que 13, comme tous les nombres impairs, laisse subsister l'unité losqu'on le décompose:

$$13=6+6+1$$

Cette unité est liée au symbolisme du Centre dans *Le Pèlerinage* que notre étude veut donner.

Le Centre est, avant tout, l'origine, le point de départ de toutes choses. C'est le point principal, sans forme et sans dimensions, donc indivisible, et, par suite, la seule image qui puisse être donnée de l'Unité primordiale.<sup>22</sup>

L'"Unité primordiale" (-1-) exprimant le centre (dont parle René Guénon), n'est autre que le propre Charlemagne. Et cette unité s'exprime dans *Le Pèlerinage* par le nombre 13 dans le sens que nous avons donné plus haut: "Le Trezime" (-13-) entouré de ses ces douze pairs (-6+6-). On peut voir comment le symbolisme numérique nous aide à mieux comprendre le symbolisme spatial dans notre poème. Il y a un vrai parallélisme entre les deux modes d'expression que nous ne voulons pas laisser échapper. Le nombre 13, d'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, serait tout à fait sacralisé dans *Le Pèlerinage*; car (ne l'oublions pas après l'insistance faite de notre part)

<sup>21</sup> RIBARD, J. : *Le moyen âge. Littérature et symbolisme*, Paris, Honoré Champion, 1984, p. 15.

<sup>22</sup> GUÉNON, R. : *Symboles de la Science Sacrée*, Paris, Gallimard, 1962, p. 66.

que le treizième siège est situé dans le centre d'un autel, centre d'un temple, centre de Jérusalem, Centre du monde. C'est dans cet AXIS MUNDI (qui, aux yeux d'un juif, a communiqué le ciel et la terre et fait apparaître Dieu-même) que Charles s'est consacré en Charlemagne; dans un espace central et sacré: **le 13 sacralisé**. Toute la symbolique de l'espace du Centre a transmis la puissance suffisance à Charlemagne pour qu'il ait déjà son premier triomphe, sa première victoire. Avec sa seule présence dans le 13 sacralisé, il va forcer un juif à la conversion.

Or, la conversion d'un juif suppose, bien évidemment, le baptême de celui-ci. Et c'est bien ce que demande au Patriarche le Juif du poème:

"Alez, sire, al muster pur les funz aprester:  
orendreit me ferai baptizer e lever."

(vv. 135-136)

Au profit de notre exégèse symbolique du *Pèlerinage*, disons tout de suite que le baptême est symbolisé la plupart des fois par le nombre 8, surtout à l'époque romane.<sup>23</sup> Avec le nombre 8 nous ne pouvons pas suivre la même méthode de décomposition utilisée pour le 13, car il s'agit maintenant d'un nombre pair; et les pairs ne laissent jamais subsister l'unité, comme les impairs. Les nombres pairs peuvent toujours se diviser en deux parties égales.<sup>24</sup> Essayons

---

<sup>23</sup> "Le nombre Huit symbolise la renaissance par le baptême, la résurrection : c'est pourquoi les baptistères et les fonts baptismaux ont souvent la forme octogonale (...)" BEIGBEDER, O. , op., cit., p. 329.

<sup>24</sup> "(...) los números se interpretan (...) Según la cualidad de su divisibilidad. Así los números pares pueden dividirse en dos partes iguales; los impares dejan subsistir la unidad:  $5=2+2+1$ ;  $7=3+3+1$ ." BRUYNE, E. de : *Estudios de estética medieval*, Madrid, Gredos, 1959, 3 vol., vol II ("Época Románica"), p. 360-361.

donc un autre chemin pour arriver à une interprétation symbolique satisfaisante à propos de cette première victoire de Charlemagne. N'oublions pas que c'est la contemplation de Charlemagne ("le trezime") assis sur la treizième chaire de l'autel ("la trezime") qui provoque la conversion du Juif. Si l'on considère, avec Olivier Beigbeder,<sup>25</sup> qu'un des symboles hébraïques les plus répandus est le nombre 7, nous voudrions bien interpréter cet épisode du *Pèlerinage* de la façon suivante: Charlemagne, grâce à l'espace sacré qu'il est en train d'occuper ("la trezime" chaire-) et qui symbolise le Centre et l'Unité (-1-), provoque la conversion (-8-) d'un Juif (-7-). Nous voilà ainsi de retour à l'Unité:

$$7+1=8$$

Le nombre 7 a été dépassé grâce à l'Unité (-le centre de l'autel symbolisé par le 13-) et il passe à l'octave, comme dit Jacques Ribard.<sup>26</sup> Le baptême du Juif "n'est pas autre chose qu'une façon plaisante de vanter la grandeur souveraine de Charlemagne et de la religion chrétienne. Toute la scène de Jérusalem concourt à ce but (...)." <sup>27</sup> C'est le résultat du pouvoir de l'empereur d'occident, de la puissance de Charlemagne, personnage investi de la fonction de Centre. "De lui, par son irradiation, toutes choses sont produites, de même que l'Unité produit tous les nombres (12+1=13; 7+1=8) sans

---

<sup>25</sup> Sept est "(...) essentiellement un symbole hébraïque, en particulier sous la forme du chandelier à sept branches (...)" BEIGBEDER, O. , op., cit., p. 328.

<sup>26</sup> "(...) le sept (...) servira à marquer la perfection d'un cycle achevé et comme fermé sur lui-même, mais qui appelle, de ce fait, même, un dépassement, ce qu'on pourrait appeler un passage à l'octave." RIBARD, J., op., cit., p. 25.

<sup>27</sup> HORRENT, J., op., cit., p. 35.

que son essence en soit d'ailleurs modifiée ou affectée en aucune façon."<sup>28</sup>

Remarquons, avec Jules Horrent, que c'est la naïveté et l'éblouissement ingénu d'un Juif qui traduit la précellence de Charlemagne. Un élément comique a servi à installer le sujet le plus sérieux et le plus important de toute la chanson de geste: la **suprématie impériale de Charlemagne**, parfaitement symbolisée par le geste de l'empereur d'Occident. Un sujet qui constitue le pivot central du *Pèlerinage*. Le geste de s'asseoir sur le siège 13, Centre des centres et Espace Sacré, est le signe d'une destinée hors pair pour qui son cheminement pèlerin orienté vers le **Centre** lui a conféré une consécration politique: Charlemagne est le roi qui est couronné sur tous les autres ("Charles Maines sur tuz reis curunez").

Nous avons atteint le sommet idéologique du poème: Charlemagne est trissé au plus haut qu'il se peut et cette élévation commande tout le récit.<sup>29</sup>

En effet le problème de la querelle initiale serait ainsi résolu avec un résultat fortement positif qui suppose de même les aventures prochaines pour un Charlemagne convaincu de sa suprématie et de son prestige. Car il est l'élu de Dieu. Et il pourra toujours compter avec son aide divine, puisqu'il a été investi de la fonction d'un espace **Central** et **Sacré**: le siège 13 de l'autel du Temple de Jérusalem.

\* \* \*

**Le pèlerinage de CHARLES à Jérusalem** est un mouvement dans l'espace, un déplacement spatial orienté vers un

---

<sup>28</sup> GUÉNON, R., op., cit., p. 66.

<sup>29</sup> HORRENT, J., op., cit., p. 37.

**Centre Sacré** ("la trezime") où le héros y aboutit et avec lequel il se fusionne (Charles est "le trezime") Charles devient CHARLEMAGNE. Cette fusion du héros avec l'espace qu'il occupe, le Centre, lui donne une position hiérarchique de supériorité (-voir de divinité-) par rapport à tout ce qui l'entoure, par rapport à la périphérie du Centre. Il s'agit d'un Centre où la manifestation divine s'est produite indirectement, par un signe<sup>30</sup>(qui est celui du treizième siège: le 13), et qui sacralise tout l'espace. Le degré de sacralité de l'espace du 13 donne à Charlemagne (-et non plus à Charles-) toutes ces qualités positives qui puissent lui permettre de vaincre son adversaire, le roi Hugon, dans une périphérie profane.

**Le voyage** de CHARLEMAGNE à Constantinople (qui constitue la deuxième partie du Pèlerinage) est un déplacement spatial du héros qui part, cette fois-ci, du Centre Sacré pour se diriger vers, non plus un centre différent, mais vers un **périphérie profane** où la victoire de celui qui a déjà visité le Centre est assurée.<sup>31</sup>

Le Centre (-le 13-) est un point d'aboutissement et un point de départ. Tout est issu de lui et tout doit finalement y revenir. Voilà pourquoi tous les mouvements, tous les déplacements spatiaux sont **orientés vers** et **depuis** le Centre. Avec notre étude nous voulions donner cette lecture spatiale au *Pèlerinage* : l'idée du pèlerinage de Charles à Jérusalem est celle d'un cheminement, d'un aboutissement, vers le Centre; tandis que le voyage de Charlemagne à

---

<sup>30</sup> "Souvent il n'est pas même besoin d'une théophanie ou d'une hiérophanie proprement dites: un signe quelconque suffit à indiquer la sacralité d'un lieu." ÉLIADÉ, M. : *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 26.

<sup>31</sup> "L'espace du monde médiévale constituait un système fermé, avec des centres sacrés et une périphérie profane." GOUREVITCH, A. J., op., cit., p.94.

Constantinople celle d'un départ du Centre. Un Centre toujours Sacré et Sacralisé (nous insistons jusqu'à notre dernière ligne) par un nombre impair: le **13**.